

## L'ordre du Saint-Esprit

— De vous à moi, demanda Bassompierre à Bellegarde, avons-nous pas bien joué notre rôle ?

— Il est vrai, mon ami, car vous avez assuré votre fortune amoureuse, et je vous y ai puissamment aidé, sans pour autant trahir le roi.

Les compères en rirent de bon cœur ; et Bellegarde qui était, dit-on, si propre de sa personne et jusque dans ses propos, qu'il n'aurait pas osé nommer un pet, fut reconnaissant à son compagnon de n'avoir point usé, pour raconter cette histoire, de paroles grasses.

Il y avait dix ans que la duchesse d'Entraques, devenue marquise de Verneuil, empoisonnait la vie du roi ; qu'elle n'avait de cesse, lorsque le ménage royal, une fois de plus, avait été raccommodé par Sully, de brouiller de nouveau Henri IV avec Marie ; que, par une faiblesse insigne, le prince lui avait écrit une promesse de mariage dans le cas où Henriette lui donnerait un enfant mâle avant un an. Cette promesse, Sully avait eu

beau la déchirer, Henri IV l'avait réécrite ; elle lui avait été enfin rendue, après être restée longtemps enclose en une bouteille, laquelle était prise dans l'épaisseur d'un mur du château de Malesherbes. Mais la marquise, avec l'aide des Espagnols, n'avait laissé de comploter contre l'État et la vie du roi : dans l'une de ces affaires, le maréchal de Biron avait perdu sa tête, cependant que Henriette d'Entragues, condamnée à être rasée et renfermée dans un couvent, était revenue en grâce. Pourtant, le roi commençait à se lasser de cette « femme jaune et maigre », et qui n'était plus, avouait-il à Marie, « marchandise pour sa boutique ».

Or la marquise, s'imaginant que le roi l'aimerait davantage si elle pouvait lui mettre la jalousie en tête, fit répandre le bruit que le duc de Guise voulait l'épouser. Elle alla même jusqu'à faire publier les bans à l'insu du prince, lequel, ne songeant pas le moins du monde à elle, n'en voulait qu'à sa sœur, Marie de Balzac d'Entragues. Toutefois, il n'en était pas aimé : le favori était Bassompierre, qui passait toutes ses nuits avec elle.

La marquise parvint à ses fins : le roi devint jaloux. On l'avait instruit, en effet, qu'on voyait chaque nuit un homme entrer à l'hôtel d'Entragues où vivaient les trois femmes, la mère et ses deux filles, et il avait toutes raisons de penser, puisqu'on lui avait mis cette idée en l'esprit, que c'était le duc de Guise qui s'allait divertir avec son infidèle maîtresse. Il chercha donc à s'en éclaircir par lui-même ; mais l'étonnement dans lequel il vit le duc, aux premières paroles qu'il lui en dit, guérit

entièrement le roi de ses soupçons. Et Henri IV en fut si rassuré qu'il demanda au duc de trouver le fin mot de ces visites nocturnes.

Le soir même, plusieurs des domestiques du duc ayant été apostés, on vit entrer chez la marquise un personnage qu'on ne put reconnaître tant il s'enveloppait dans son manteau. Tout ce que purent apercevoir les espions, fut l'ordre du Saint-Esprit qu'il portait sur lui, pour la simple raison que Bassompierre, ayant soupé chez Bellegarde, lui avait emprunté son manteau, car la pluie s'était mise à tomber au moment qu'il s'acheminait vers sa bien-aimée.

Les domestiques vinrent aussitôt rendre compte au duc de Guise, disant qu'ils avaient vu entrer un jeune chevalier par la porte de derrière, sans pouvoir faire aucun jugement sur sa personne. Le duc leur commanda de demeurer en faction, et de surveiller la sortie de celui qu'il tenait pour son rival assuré. Mais Bassompierre, qui n'avait pas été sans s'apercevoir qu'il était espionné, prit tant de précautions pour qu'on ne sût qui il était, que les autres ne purent, lorsqu'ils vinrent faire leur rapport, en dire plus qu'ils n'en avaient dit la première fois.

Rêvant longtemps sur cette aventure, le duc de Guise estima, à cause de cette décoration du Saint-Esprit, qu'il ne pouvait s'agir que de Bellegarde ; et se montrant plus jaloux que le roi, il allait dès le matin chez Bellegarde.

On lui répondit que le chancelier n'était point visible, à cause d'une rage de dents qui l'avait tenu

toute la nuit en éveil. Il n'en fallait pas davantage pour confirmer le duc dans ses soupçons et pousser à bout sa jalousie : il était patent que Bellegarde, après s'être mis en mouvement toute la nuit, ne pouvait, le jour venu, que réparer ses forces par le sommeil.

Le duc passa ensuite chez Bassompierre, qu'il trouva au lit (tant il avait besoin de repos) et qui le reçut en robe de chambre. Il lui confia le sujet de ses inquiétudes ; et Bassompierre, se croyant découvert, préféra d'abord garder le silence.

— Croiriez-vous, marquis, lui demanda le duc, que le grand écuyer est mieux que vous, et même mieux que personne, dans l'esprit de Mlle Marie d'Entragues ? Et que diriez-vous si l'on vous assurait qu'elle partage toutes ses nuits avec ce cavalier ?

— Je vous dirais, Monsieur, que c'est un conte, répondit froidement Bassompierre. Il n'est pas possible que cela soit, et je sais que ces deux-là ne s'aiment ni l'un ni l'autre.

— Que l'on croit aisément ce que l'on souhaite ! repartit le duc. Il n'y a pas longtemps que j'étais prévenu en sa faveur comme vous l'êtes à présent. Soyez certain, et je le sais, que M. le Grand a passé cette nuit avec elle et qu'il n'en est sorti qu'à quatre heures du matin. On le vit entrer, et mes valets de chambre remarquèrent qu'il se mettait si peu en peine de cacher son bonheur, qu'il ne s'est pas soucié de dérober aux regards la croix de l'ordre qui était à son manteau.

— Comment est-ce possible ? demanda Bas-

sompierre qui, en vérité, ne savait quelle autre réponse faire au duc.

— Je ne sais, Monsieur. En tout cas, la chose est avérée.

A ce moment, Bassompierre, voyant que le manteau de Bellegarde était encore là, jeté sur un siège, avec la croix de l'ordre bien en évidence, eut peur que le duc ne l'aperçût. Aussi, ayant habilement détourné l'attention de son visiteur, il se rapprocha du siège à reculons, et s'y laissa choir.

Pendant, le duc, dont l'esprit était en proie à l'agitation, marchait à grands pas ; et, pour que sa nervosité fût moins visible, il voulut engager Bassompierre à se lever et à aller et venir avec lui dans la pièce. Bassompierre résista tant qu'il put, quand bien même l'autre le prenait par le bras ou la main pour l'entraîner avec lui ; jusqu'à ce que, par bonheur, un domestique, qui savait le secret de son maître, eut l'idée, profitant de ce que le duc avait le dos tourné, de venir prendre le manteau sur lequel Bassompierre s'était assis.

— Oh ! que les amoureux sont faciles à tromper ! dit Bassompierre à Bellegarde après lui avoir raconté la scène.

— Et comme il faut nous réjouir, pour une fois, que nos domestiques écoutent aux portes. Mais comment prit fin l'entrevue ?

— Je continuai de faire l'étonné et pestai de tout mon cœur contre la légèreté du sexe en général, et en particulier contre Mlle Marie d'Entragues, que je traitai de caméléon. Le duc ne manqua pas d'approuver mes propos ; puis, après quel-

ques paroles amères sur le sujet de l'inconstance des femmes, il sortit.

Sans perdre de temps, Bassompierre se rendit chez sa maîtresse pour l'informer de l'erreur dans laquelle était le duc. Fine mouche, Marie ne se fit pas faute, à la première occasion, et en présence du duc de Guise, de faire à Bellegarde mille signes d'intelligence qui, aux yeux de l'observateur le plus innocent, trahissaient son manège amoureux. A la fin, rongé par le dépit, le duc s'approcha de Bellegarde pour le railler.

— Que voulez-vous, Monsieur, on n'est point maître de son cœur, répondit Bellegarde, qui se trouvait bien aise de confirmer le duc dans ses soupçons.

Puis le duc, s'approchant de Bassompierre :

— Cette femme se joue de vous, ne le voyez-vous pas ?

— A cela, je ne répondis rien, dit Bassompierre à Bellegarde, et me contentai d'ouvrir des yeux étonnés. Comme vous pensez, quand je rendis compte de cette conversation à Mlle d'Enragues, elle s'en amusa fort, et elle me pria de continuer sur le même ton. Elle me fit valoir que nous y trouverions, elle et moi, tous les avantages qu'on en pouvait espérer, en ce qu'à la faveur de cette équivoque, tout retomberait sur vous, Bellegarde !

— Vous pouvez charger, l'âne a bon dos !

De nouveau, les deux hommes rirent de leur malice.

Roger de Saint-Lary et de Termes, duc de Bellegarde, était grand écuyer de France, dont l'appel-

lation ordinaire était celle de « M. le Grand ». Bellegarde était un homme de belle taille, avec un port agréable. On lui faisait la réputation d'aimer la compagnie des jeunes gens, sans doute parce qu'il avait été l'un des « mignons » de Henri III, auquel il s'était montré fort dévoué, allant jusqu'à recruter les gentilshommes des Quarante-Cinq qui assassinèrent à Blois le duc de Guise, mais ne pouvant empêcher le moine ligueur Jacques Clément de plonger son couteau dans le ventre du souverain alors qu'il était sur sa chaise d'affaires avec la chemise troussée.

Bellegarde était amateur de bonnes fortunes, et il s'en vantait jusqu'à s'attribuer parfois celles qu'il n'avait pas eues. Il est vrai aussi que, pourvoyeur des maîtresses du roi, il lui arrivait de partager leurs faveurs avec le prince. C'est ce qui s'était passé avec la belle Gabrielle d'Estrées, quelque dix ans plus tôt ; et le roi devint si jaloux du manège de son rival, qu'il chargea un jour M. de Praslin de le daguer ; mais ce dernier ayant eu l'esprit de faire beaucoup de bruit en venant exécuter sa mission assassine, Bellegarde eut le temps de se sauver.

Quant à François de Bassompierre, il était né dans une famille de bonne et vieille noblesse, alliée aux ducs de Lorraine. Son père, qui avait été un grand ligueur en même temps qu'un amateur de femmes, était mort assassiné, sur le sujet d'une amourette, par des hommes travestis et affublés de jupons. Après avoir couru les routes d'Italie et souri aux belles filles brunes qu'il rencontra sur son chemin, l'élégant cavalier arriva à la cour de

France, où Henri IV, un peu lassé des humeurs chagrines de Sully, accueille ce nouveau compagnon qu'il sentait prêt à toutes les escapades.

En peu de temps, Bassompierre devient, avec Bellegarde, l'un des familiers les plus fidèles du prince, et il se montre l'un des gentilshommes les plus brillants de la cour. Il a le corps souple, des yeux vifs dans un visage racé, des cheveux abondants et bouclés, une fière barbiche sur un vaste collet de dentelle. C'est le type même du courtisan, qui sait se plier aux désirs de chacun et flatter tout le monde, sans excès toutefois. Il connaît l'art de danser, il est habile au jeu, il ne dédaigne pas de se battre, bien qu'il réprouve la pratique des duels, il aime à faire l'amour et il traite tout à la légère, y compris les choses les plus graves. Et, comme il a du sang aux ongles, le cœur bien assis et qu'il ne s'embarrasse pas de vains scrupules, son esprit de décision le sert en toutes choses, aussi bien sur le champ de bataille que dans les intrigues des ruelles et des cours.

Bassompierre est de toutes les fêtes ; il ne songe qu'aux bals et aux ballets, aux courses de bague et aux combats de barrière. Enfin, pour tromper le temps que lui laisse cette existence assez désordonnée, il joue aux cartes ; et, que ce soit à la prime, au reversis ou encore à l'écarté, il tire revenu de ses gains — cinquante mille écus par an ! — pour entretenir le train de sa maison, qui est considérable. Il lui arrive aussi, lorsqu'il court sa chance avec le roi, de le laisser gagner, rien que pour faire plaisir au monarque, qui a horreur de

perdre. Il est vrai aussi que Henri IV triche souvent au jeu, et que son adversaire a le bon goût de ne pas s'en apercevoir.

A tous ses dons, Bassompierre (qui était, comme il disait, en fleur de jeunesse) ajoutait une tendance naturelle au plaisir d'aimer les femmes, encore que les mauvaises langues pussent assurer qu'il ne leur faisait guère de mal, n'étant pas grand abatteur de bois. Mais, comme il était élégant et bien fait de sa personne, et qu'il avait de plus toutes les séductions de l'esprit, l'on pouvait dire de lui, dès sa jeunesse, qu'il était l'homme de son temps qui avait eu le plus de bonnes fortunes.

Bientôt, le duc de Guise ne manqua pas d'instruire la duchesse douairière, ci-devant Marie Touchet, maîtresse du roi Charles IX, du commerce qu'avait Marie avec le grand écuyer, dans le même temps que le roi reprochait à sa maîtresse, Henriette, les visites nocturnes du même Bellegarde.

— Cela fut cause, poursuivit Bassompierre, que Mme d'Entragues observa sa fille de plus près. Or, un matin qu'elle tirait la courtine pour cracher, elle aperçoit le lit de Marie découvert, mais vide. Soupçonnant quelque intrigue amoureuse, elle se lève incontinent, passe dans sa garde-robe, d'où elle voit que la porte de l'escalier dérobé, qu'elle croyait condamnée, était ouverte. Elle appelle, elle crie. Et sa fille, entendant sa voix, saute du lit où elle était avec moi et va vers elle. Mme d'Entragues régale d'abord Marie de quelques soufflets ; puis, quand sa colère est un peu

apaisée, elle mande ses gens pour enfoncer la porte que j'avais eu l'esprit de fermer, afin d'avoir le temps de m'habiller et de me sauver. La porte une fois ouverte, Mme d'Entragues s'élança dans l'escalier jusqu'au premier étage ; et, si elle demeure fort étonnée de n'y trouver personne, elle l'est plus encore de voir la chambre de nos rendez-vous si magnifiquement meublée.

— Ce contretemps, pour fâcheux qu'il dut être, n'a pas mis fin pour autant à votre commerce ?

— Non, car l'amour ne manque pas d'expédients en pareil cas ; et, l'imagination aidant, nous avons trouvé le moyen de nous voir ailleurs avec plus de sûreté.

— La jeune Charlotte de Montmorency vous est promise ? demanda sans transition Bellegarde.

— Oui-da, repartit vivement Bassompierre avec un soupçon d'inquiétude. Elle ne l'est point, comme on dit, depuis l'enfance, mais seulement depuis ce soir où je fus convié à un dîner chez Zamet par les ducs d'Épernon et de Roquelaure. C'est après le repas que le connétable, en disgrâce depuis longtemps et qui ne paraissait plus à la cour, me demanda si je voulais être son fils.

— Je ne cesse de vanter les charmes de Mlle de Montmorency au roi, mais il ne semble pas qu'il ait prêté attention jusqu'alors à ce nouveau soleil qui éblouit la cour.

— Plût au ciel qu'il ne lui vienne pas l'idée de cueillir ce beau fruit !

— Rassurez-vous, mon ami. Le roi a pour l'heure d'autres affaires en tête. Et sa santé

décline, à ce qu'on dit. Il a des rétentions, et je gage qu'il ne veuille se mettre présentement d'autres affaires sur les bras.

— Au reste, nous serions déjà mariés, si le connétable n'avait eu la fâcheuse idée d'être retenu chez lui par une attaque de goutte ! D'ailleurs, le roi ne m'a-t-il pas fait déjà son cadeau de mariage en me donnant la charge de premier gentilhomme de la chambre ?

— Sans doute, mais le titulaire de cette charge, le duc de Bouillon, a trouvé mauvais que le roi ait pu en disposer sans son agrément.

— Oui, oui, je sais aussi ce qu'a dit le duc : « J'y brûlerai mes livres, mais Bassompierre n'aura ni ma charge ni ma nièce ! »

— Sans doute, répéta Bellegarde. Vous ne sauriez ignorer aussi que le duc de Bouillon engage le roi à faire épouser Charlotte de Montmorency par son parent, le prince de Condé, assurant que Henri IV ne consentirait pas que le premier prince du sang se mariât avec une fille de la maison de Guise, les souvenirs de la Ligue étant encore trop récents.

— En cette circonstance, le duc de Bouillon, qui est un homme turbulent et vindicatif, ne songe ni à sa nièce ni à Condé, mais bien plutôt qu'à me nuire !

— A moins qu'il ne veuille flatter une passion que le roi pourrait avoir pour la jeune Charlotte ?

— Vous qui avez l'oreille du roi, gardez-vous bien, Bellegarde, de l'engager dans cette voie !